

Romain Duris lance le Fiff

À savoir

Fiff: La 33^e édition se déroule jusqu'au 5 octobre. D'autres prestigieux invités sont attendus à Namur, dont Lambert Wilson, le coup de cœur, Virginie Efira, Adèle Haenel, Karin Viard, Jean-Paul Rouve, Michel Blanc...

Film: *Nos batailles*, sur les écrans dès le mercredi 3 octobre, est le deuxième film du Bruxellois Guillaume Senez, qui avait fait forte impression avec *Keeper*.

■ La 33^e édition du Festival International du Film Francophone démarre ce soir à Namur avec "Nos Batailles" du Belge Guillaume Senez.

■ Parmi ses sujets, la difficulté de trouver l'équilibre entre vie professionnelle et privée. Un thème que l'acteur connaît bien.

Entretien Fernand Denis

Depuis quelques éditions, les deux principaux festivals de cinéma du pays, Namur et Gand, aiment offrir la vitrine médiatique de leur film d'ouverture à une production du terroir lorsqu'elle est à la hauteur de l'événement. Cette année, le Film Fest Gent s'ouvrira avec *Girl* et le Fiff avec *Nos batailles*, tous les deux très remarquables à Cannes en mai dernier.

Namur accueillera donc aujourd'hui Romain Duris, l'un des meilleurs – et des plus discrets – acteurs de sa génération.

C'est, bien sûr, une question de palette, de la comédie au drame, de *L'Arnacœur* à *De battre mon cœur s'est arrêté*, du cinéma populaire au film pointu, de *L'Auberge espagnole* à *17 fois Cécile Cassard*. C'est aussi une question de filmo, Romain Duris fut souvent sollicité par des metteurs en scène de premier plan: Audiard, Ozon, Chéreau, Klapisch, Jacquot, mais aussi James Ivory et Ridley Scott. Et c'est enfin une question de malléabilité. Dans *Fleuve noir* d'Erick Zonca, sorti en juillet, il joue en quelque sorte à l'anglaise, façon Alec Guinness, un prof de littérature qui se prend la tête en s'imaginant écrivain. Alors que dans *Nos batailles*, sur les écrans du Fiff

ce soir et dans tout le pays dès mercredi, son jeu est radicalement différent tant il habite de l'intérieur son personnage de délégué syndical dont la femme disparaît un jour sans prévenir.

Dans "Nos batailles", votre couple semble bien fonctionner si ce n'est qu'il bute sur l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle.

Oui, il y a une espèce d'harmonie entre eux, on ne sait pas vraiment pourquoi elle s'en va. Est-ce qu'elle est vraiment dépressive? Est-ce qu'il a fait une connerie? Est-ce qu'il est trop absent? C'est cela que j'aime. C'est le mystère qui donne de la force à cette disparition, de l'incompréhension et du non-jugement. Si on avait plus détails, on se permettrait davantage de juger, de prendre parti. C'est bien qu'on ne le fasse pas en tant que spectateur et en tant qu'acteur. Ce serait trop facile de la rayer et de dire c'est une conne, une méchante parce qu'elle est partie. Ce qui est génial, c'est qu'il ne la juge pas, il essaie de comprendre.

Trouver l'équilibre entre vie professionnelle et vie privée, c'est très concret pour beaucoup de monde mais n'est-ce pas pire pour un acteur dont le rythme de travail est très particulier?

C'est vrai, il faut, autour, que les gens comprennent sinon ça ne marche pas. Il faut une dose d'égoïsme pour faire ce métier. Dans le cadre de ce film, j'ai disparu pendant six semaines. Après, j'essaie de rattraper. Mais les tournages, ce sont des bulles. Enfin, ça dépend. Celui-là était très intense.

C'est un métier où l'on peut disparaître et puis être beaucoup plus présent. C'est un rythme différent, c'est aux gens qui nous entourent de le comprendre. Il faut jouer avec cela.

Est-ce plus simple quand la coupure est franche, quand le tournage se déroule loin de Paris ?

Oui, c'est plus facile quand on est géographiquement déplacé, plus facile pour le travail en tout cas.

Surtout quand on est dans un endroit paumé, alors on est à fond dans ce qu'on fait, le tournage prend toute la place. Ce qui est compliqué à Paris, c'est l'extérieur. Est-ce que je peux faire quelque chose, le soir, après cette journée-là ? Ça, c'est compliqué à gérer. J'ai appris cela au théâtre avec Patrice Chéreau. C'est pour cela que les journées sont douloureuses quand on joue au théâtre. Quand est-ce qu'on est libre ? Quand on sort du théâtre, de 11 h du soir à 3 h du matin. Mais, à partir de midi, on pense à ce rendez-vous du soir. L'après-midi, il ne peut rien se passer d'extraordinaire, sinon on est dévié. Trois mois, comme cela, c'est très dur. J'admire ceux qui se consacrent au théâtre, car je suis impressionné par la vie qu'ils doivent mener. Ça me fait peur. Ce n'est pas pour moi. Les tournages, c'est tout de même plus simple. Parfois, on fait des jours, parfois des nuits. Les horaires sont moins concrets. On a des soirées libres.

Dans "Nos batailles", vous incarnez un délégué syndical. Avez-vous la sensation de briser un cliché ?

Je ne sais pas s'il existe un cliché du délégué syndical. J'ai juste eu l'impression de faire un gars qui, humainement, est crédible dans sa générosité vis-à-vis des autres. Qui a aussi l'ambition d'embarquer une équipe avec lui, d'être un peu leader.

Il est chef d'équipe dans un grand centre logistique type Amazon et le film préfigure à quoi ressemblera le travail dans un futur proche : organisation, flicage, rendement.

Je suis allé dans l'entreprise avant de tourner, j'ai rencontré des jeunes chefs d'équipe. J'ai lu aussi *En Amazonie*, ce livre d'un journaliste qui s'est infiltré dans une usine Amazon et qui décrit ce qu'on demande aux gens. Ce côté emballé, déballé, classé, expédié, surveillé, minuté me rendait fou. L'usine était tellement grande et le temps de chacun tellement compté, qu'il n'était matérielle-

ment pas possible de se rendre au lieu de la pause.

Vous vous renseignez souvent de la sorte sur le métier que vous allez incarner ?

Quand même. Après, il y existe des métiers plus imaginaires que d'autres. Un écrivain, un pianiste, il y a des fantasmes autour de ces professions. Mais un métier aussi concret, il vaut mieux savoir de quoi on parle. Surtout quand on improvise.

On improvise selon une méthode très précise, c'est elle qui vous a attiré chez Guillaume Senez ?

Oui. Au départ, je ne connaissais d'ailleurs pas l'histoire, Guillaume ne m'avait pas donné le scénario. J'ai vu *Keeper*, j'aimais beaucoup. On s'est parlé très vite après. Il m'a dit qu'il était en train d'écrire, je lui ai dit oui, direct, car j'avais envie de me confronter à cette méthode de travail qu'il maîtrise très bien. Ce n'est vraiment pas donné à tout le monde de réussir cela.

On a du mal à imaginer que chaque scène découle d'une improvisation.

C'est improvisé, mais ce n'est jamais n'importe quoi. En fait, on fait cinq prises pour arriver à quelque chose d'harmonieux. Guillaume maîtrise alors le rythme, les ralentissements, les accélérations, les silences, les bruits. On fait une sixième, une septième, une huitième pour peaufiner. On ne dépasse jamais dix. Faut évidemment que les autres acteurs aiment travailler comme cela, mais tout le monde a bien aimé. Il y avait un vrai challenge avec les enfants qui, souvent, se perdent quand il y a trop de mots. Ici, Guillaume leur donnait quelques mots mais pas de formulation précise au moment de jouer: ils étaient de suite connectés à la vérité de la scène.

Vous avez souvent travaillé avec de grands metteurs en scène – Ozon, Chéreau, Audiard, Klapisch, etc. Un auteur, c'est une méthode ?

Oui, quand même. Chaque auteur a son monde, sa méthode. Certaines sont plus difficiles à décrire que d'autres. Souvent, ces réalisateurs abordent quelque chose de personnel. Il y a quelque chose de sincère en jeu. Ça me plaît de me dire qu'il y a un peu d'eux quelque part. La méthode, c'est leur moyen de transférer ce qui est personnel. Et c'est jamais pareil, c'est cela qui est génial.

Vous aussi, vous ne jouez jamais deux fois pareil. Dans "Fleuve noir" d'Erick Zonca, vous jouez avec délectation et distance un rôle de composition alors dans "Nos batailles", votre jeu est très

réaliste, très intense.

Oui, c'est très différent et j'aime faire les deux. Travailler avec Guillaume Senez m'a aidé à me lâcher. Dans *Fleuve noir*, c'était très composé mais sincère, car je jouais avec Vincent Cassel. On a démarré ensemble, on est en phase avec notre génération, on a croisé des "réals" importants, c'est un ami dans la vie, quelqu'un qui m'inspire. Pour le coup, c'est plutôt lui qui a lâché dans *Fleuve noir* et moi qui maîtrisais avec précision.

<i>"Il faut une dose d'égoïsme pour faire ce métier. Dans le cadre de ce film, j'ai disparu pendant six semaines. Après, j'essaie de rattraper. C'est un rythme différent"</i>	<i>"J'admire ceux qui se consacrent au théâtre car je suis impressionné par la vie qu'ils doivent mener. Ça me fait peur. Ce n'est pas pour moi. Les tournages, c'est tout de même plus simple."</i>
--	--